

Christian Harbulot, Didier Lucas (dir.), *Les chemins de la puissance*, Paris, Tatamis, 2007.

Si de nombreuses contributions s'interrogent sur les frontières européennes et leurs implications, question nécessaire en vue de l'élaboration d'une Europe-puissance, peu d'études novatrices sur le concept de puissance ont été réalisées. Cet ouvrage, fait de plusieurs contributions, permet d'ouvrir un champ large en explorant ses multiples significations.

Puissance comme objectif, influence, sécurité ou capacité : la polysémie du terme est riche. Loin de se limiter à des aspects purement techniques, aisément quantifiables, la puissance mérite un autre traitement, réhabilitant la portée du projet qui doit l'accompagner : elle est profondément inscrite dans d'amples mouvements historiques et des horizons de sens qui dépassent les manifestations observables à un moment donné. Variable dans le temps et l'espace, la puissance mérite de se débarrasser des oripeaux qui lui sont associés, tant on fait synonyme les mots « puissance » et « violence », plus encore depuis la fin de la Guerre froide. Si la puissance se fonde sur des éléments tangibles, économiques, militaires ou autres, elle se meut également dans des conditions socio-culturelles particulières, et doit aussi s'exprimer par des stratégies spécifiques. Ces chemins de la puissance, l'Europe doit y accéder si elle veut défendre ses valeurs, ses normes et ses intérêts ; si d'aventure elle ne le faisait pas, d'autres prendraient ce chemin à sa place, la laissant inévitablement en marge du nouveau monde en construction. Le terme de « chemin » est employé à dessein dans l'ouvrage, puisqu'il souligne l'absence de modèle universel, mais invite plutôt à observer des stratégies multiples et diverses.

Ainsi, rendre à la puissance le sens de l'histoire semble nécessaire. Tenir compte de l'impact des communications sur le monde contemporain l'est tout autant.

Puissance et sens de l'histoire

Le premier intérêt du livre consiste à considérer la puissance comme un souffle, un mouvement, une dynamique.

Pour comprendre la puissance, Philippe Forget nous invite à penser à travers le prisme de l'anthropologie stratégique, qui traite de l'influence des cultures stratégiques sur les perceptions de la puissance des sociétés. La stratégie, art d'obtenir un effet de contrainte ou de persuasion, sur le réel ou autrui, est pleinement rattachée au concept de puissance comme pouvoir faire, capacité de faire ou de défaire, capacité d'activité constructive entre les êtres et les choses. Dès lors, la « Grande Politique » suppose que la puissance se révèle historiquement et modifie les sociétés, les politiques humaines, jusqu'aux modes de production. « C'est par la Grande Politique qu'un monde bascule dans un autre, un âge est dépassé par un autre. Dans la Grande Politique, la puissance qui a germé souverainement éclate au grand jour, souvent dans la violence, et provoque un nouvel ordre des siècles »¹. Ainsi, le déploiement de la puissance ne prend tout son sens qu'à travers un univers de sens plus global, comme en témoigne l'exemple britannique : « point d'empire britannique moderne sans le choix *théorique* fait par les Anglais au XVI^e siècle de l'océan comme plan pour se déployer »².

De même, poursuit l'auteur, pas de pensée de l'empire sans une réflexion sur le rôle des horizons imaginaires³. En ce sens, le recours à l'anthropologie stratégique paraît fécond.

Même volonté de mettre la puissance en perspective chez Patrice Fribourg et Didier Lucas : elle est liée à la temporalité, plus le temps sera maîtrisé et plus l'espace devient accessible, quadrillé⁴. « L'histoire est un chant de puissance, une volonté de faire taire les puissances métaphysiques du non-sens, des incertitudes sur mes origines, mon dénouement, la chair même dont est faite mon actuel »⁵. De fait, « enquêter sur le sens de la puissance, c'est traquer dans l'environnement historiciste dans lequel et par lequel cette puissance se meut »⁶. Ce sont ici les Modernes⁷ - Machiavel, Hobbes, Kant, Hegel et Marx - qui sont convoqués en tant que « points de vue » historiciste de la puissance, chacun apportant une vision particulière à l'idée de puissance. La modernité s'accompagne du basculement d'un monde dont les figurations de puissance étaient marquées par la religiosité et la mythologie à un monde se posant le problème de l'histoire.

La puissance à l'heure de la surinformation

Outre la dimension historique précédemment évoquée, c'est la question de la puissance à l'ère informationnelle qui est ouverte. Les interactions entre information et

puissance ne se limitent pas aux stratégies d'influence médiatiques et à la désinformation : en effet, la puissance doit tenir compte de la « révolution de l'information », qui modifie les conditions mêmes de la légitimité de l'exercice de son exercice.

La « révolution de l'information » influence de manière significative la puissance. Deux points de l'analyse sont à retenir plus particulièrement : l'articulation entre technologie et société d'une part, et le rapport de l'information à la guerre d'autre part.

Pierre-Marie Fayard et Nicolas Moinet conjuguent trois niveaux d'analyse de manière dynamique et interactive, le technologique, le stratégique et le politique, pour comprendre les phénomènes de création et de destruction engendré par ladite révolution. En effet, les techniques nouvelles interagissent avec la société et font l'objet d'une appropriation, donnant lieu à de nouvelles formes d'intégration dans le temps et dans l'espace.

Ensuite, si la ruse a naturellement toujours fait partie de la façon de mener une guerre, force est de constater que l'ère informationnelle qui s'est ouverte présente de nouvelles possibilités. La « guerre de masse » cède ainsi la place à la théorie de la paralysie stratégique ; « on escompte de la guerre de l'information un effet de levier dans le but de disloquer plutôt que de détruire, de perturber et de neutraliser plutôt que d'écraser, tout en mettant hors d'état de nuire et de résister »⁸. Le maillage en réseaux issu de l'ordinateur, de l'internet et des supports numériques transforme le monde en un nœud de relations interdépendantes, appelant à la formation d'une « société globale ». Attention toutefois à ne pas tomber dans les illusions technologique ou informationnelle, préviennent les auteurs.

Moins connu, le concept de société « post-spectaculaire », utilisé par Philippe Baumard, mérite d'être mentionné. Cette idée, qui s'inspire du travail du situationniste Guy Debord sur les sociétés du spectacle et la formation de l'opinion, paraît compléter la contribution précédente sur la révolution de l'information. Se pose alors la question de la relation entre le spectacle et les masses : « ce n'est pas le « spectacle » lui-même qui gouverne le monde et confère la légitimité aux systèmes de puissance, mais plutôt sa perception individuelle – et dès lors extrêmement fragmentée –, de la légitimité des différents spectacles offerts à l'individu post-moderne »⁹. Ainsi, poursuit l'auteur, « nous sommes pleinement entrés de plein fouet dans un monde « post-spectaculaire », où le spectacle n'a aucune crédibilité, mais où les individus forment leurs opinions à partir de sources leur délivrant l'information dans des formes uniquement spectaculaire. »¹⁰ L'avènement d'une société post-spectaculaire engendre un effet à double tranchant pour les puissances : s'il donne un accès



rapide aux stratagèmes de légitimation, son caractère éphémère favorise les ameutements naïfs et entame la puissance de celui qui l'exerce.

Puissance : l'évocation de ce mot effraie autant qu'il attire. Promesse de domination, elle peut être source de libération ; face aux déterminismes et à la force, elle peut être le lieu de toutes les ouvertures, de l'imagination et de l'aventure partagée d'une entité politique.

Que l'Europe-puissance sache mettre son potentiel techno-économique au service d'un grand projet servi par une stratégie clairvoyante, s'appuyant sur une vision du monde héritée de son histoire, telle est la clé de l'avenir d'une Europe-puissance.

Florent PARMENTIER

Analyste politique pour Euro-Power

¹ P.76

² P.75

³ Voir également Didier Chaudet, Florent Parmentier, Benoît Pélopidas, *L'empire au miroir. Stratégies de puissance aux Etats-Unis et en Russie*, Genève, Droz, 2007.

⁴ Sur cet aspect, cf. Philippe Forget et Gilles Polycarpe, *Le réseau et l'infini. Essai d'anthropologie philosophique et stratégique*, Paris, Economica, 1997.

⁵ P. 94-95

⁶ P.96

⁷ Machiavel et Hobbes peuvent être assimilés à des Modernes, en dépit du fait que les deux sont profondément imprégnés des cultures gréco-latines (Machiavel s'inspire de Cicéron et Tite-Live, Hobbes traduit Thucydide en anglais). En effet, la formalisation finale de leur conception de la puissance et de l'Etat les en approche).

⁸ P.246

⁹ P.28

¹⁰ P.29